

Armando Cote

Inhibition et mélancolie *

Je vais développer quelques liens qui peuvent exister entre l'inhibition et la mélancolie à partir de la notion de perte. Pour cela je vais me centrer sur le livre de Ludwig Binswanger *Mélancolie et Manie* ¹.

Une perte inestimable précède au pire, mais pas n'importe quelle perte ; Lacan parlait de « la puissance de la pure perte ² ». Il semble évident, même naturel, qu'à une perte s'ensuive un deuil, mais Freud met en question cette évidence : derrière le deuil se cache une énigme, « une grande énigme ³ ». Lacan nous rappelle que c'est en lisant « Deuil et mélancolie » qu'il a inventé l'objet petit *a* ⁴.

Binswanger dans *Mélancolie et Manie* relate sa longue expérience clinique, il recourt à un vocabulaire philosophique qui, à certains endroits, le rend inaccessible. Les changements d'humeur, phénoménologiquement si différents, posent la question de la cause. Rappelons que Binswanger est l'initiateur de l'analyse existentielle, laquelle le pousse à se détacher de l'orientation psychanalytique, malgré l'admiration qu'il gardera pour Freud. Le texte de Binswanger présente un intérêt pour nous ; ses références au temps éternisé du sujet sont précieuses pour donner une unification aux deux structures, mélancolie et manie, qui se mêlent comme dans une bande de Möbius. En effet, Binswanger constate que, malgré l'alternance des affects, les mêmes signifiants se retrouvent, en même temps que la plainte du sujet est constante dans les deux états.

Binswanger centre la mélancolie autour d'un « style de perte ⁵ » ; cette référence au style est en lien avec l'absence d'objet. Pour Binswanger l'angoisse est sans objet ⁶. Il entre dans des considérations philosophiques pour tenter d'expliquer que la détresse du sujet mélancolique est en lien avec une détresse existentielle et plus précisément avec une angoisse qui porte sur la vie et notamment sur « l'être-encore-en-vie ».

Un exemple de cette perte paradoxale qui pousse le sujet à l'inhibition est le cas de David Büge, relaté par Binswanger. Il s'agit d'un homme de 45 ans, commerçant, qui se plaignait quotidiennement devant les médecins

de ce qui avait causé sa « dépression » : il s'était porté caution de quarante mille francs, somme assez importante, mais qui n'était pas du tout ruineuse dans son cas. Le reproche, noté par Binswanger, qui l'avait fait sombrer dans la mélancolie était : « Si je n'avais pas fait la bêtise d'assumer cette caution je ne serais pas tombé malade ⁷ », donc une perte irrécupérable. Mais un jour inattendu, l'argent lui fut rendu et bien évidemment le patient n'a pas été guéri, ni même sa santé améliorée. Comme si de rien n'était, en un tour de main, le patient donne suite à un autre thème mélancolique pour poursuivre sa plainte : il s'agit d'une perte dont il n'a pas d'idée, mais dont il a la certitude, peu importe la nature de l'objet perdu. Pour le mélancolique, la perte n'est pas une supposition, mais quelque chose d'évident, c'est une certitude ⁸.

Reprenons un autre cas de Binswanger pour illustrer cette perte. Il s'agit d'une patiente autrichienne âgée de 26 ans, divorcée, mère d'un enfant de 9 ans ; son nom est Olga Blum. À la suite de la première crise d'épilepsie de son père lorsqu'elle avait 6 ans, elle a éprouvé une angoisse vitale, croissante et le sentiment que la « vie devant tant d'horreur ne vaut pas la peine d'être vécue ⁹. » Cette patiente oscille entre des états dits « mixtes maniaco-dépressifs », états que Binswanger constate pendant l'hospitalisation et qui ont lieu durant la journée. Il n'y a pas forcément de périodes maniaques et mélancoliques, dans une même journée elle pouvait passer d'un état à l'autre. Binswanger parle d'une fureur maniaque à laquelle participe tout le corps. Olga Blum voyait tout en rose et éprouvait un sentiment de victoire, elle s'habillait soigneusement et la journée semblait longue avec des impressions sensorielles aussi bien optiques qu'acoustiques ; elle éprouvait aussi un besoin d'écrire et de parler. Une filiation délirante viendra s'imposer à elle : elle a l'idée que l'écrivain Goethe est son double. Lors d'une phase maniaque elle confie au médecin qu'elle est soulagée que Goethe ait vécu avant elle, sans quoi elle aurait dû écrire le *Faust* ¹⁰. Cela montre bien, souligne Binswanger, une défaillance de l'expérience de l'*ego*.

Binswanger procède alors à décrire une double identification qui est en jeu, laquelle pourrait expliquer le changement d'humeur. D'un côté, son père est identifié au père malade, indigne, qui ne mérite pas de vivre ; elle déclare à Binswanger qu'un être si médiocre et misérable que son père doit se tirer une balle dans la tête. Le signifiant maître de cette identification concernant son père est « égoïste », un père égoïste. De l'autre côté, la mère et sa famille sont idéalisées, elles sont brillantes, elles ont accompli des exploits dans leur vie et vivent à cent à l'heure. Quand Olga Blum s'identifie à son père elle devient objet petit *a*, elle s'abhorre, se hait ¹¹, elle devient abjecte ¹², comme dirait Lacan. L'identification à son père est de

l'ordre de ce que Freud appelait la conscience morale ¹³, c'est-à-dire une aversion morale à l'égard de son propre moi qui vient au premier plan.

Nous assistons ici à ce que Lacan a appelé le « suicide d'objet ¹⁴ », qui est le propre de l'inhibition mélancolique. En effet, son père ne doit plus exister, il ne doit plus avoir d'enfant, il n'a pas le droit à la vie. Ce qui veut dire que dans le suicide mélancolique, le malade ne se détruit pas lui-même, mais détruit le membre haï du couple parental qui a été introjecté. Binswanger reprend ici les développements d'Abraham ¹⁵. Ces réflexions viennent en opposition avec la phase maniaque, dans laquelle Olga est dans un *flux de vie* où elle ne veut plus avoir de mésentente ni aucun bouleversement et ne peut plus éprouver de déception ¹⁶. C'est un état maniaque qui est proche de la mort aussi.

L'unité des deux phases est bien la pulsion de mort. Un tranchant mortel de l'identification au père se dévoile. Cette relation filiale qu'Olga Blum entretient avec son père est un lien mortel, du fait que, une fois le père déchu de ses droits de donner la vie, elle, en étant sa fille, n'a plus droit à vivre ; c'est une version de la forclusion du nom du père. Dans le cas d'Olga Blum, il y a un échec de l'identification narcissique au père, qui est à l'œuvre dans la mélancolie : il n'y a pas d'idéal, d'objet idéal ; comme dans *Hamlet*, il n'y a pas de brillance phallique. Son père est « égoïste », c'est une certitude, elle ne saurait être le manque de ce père, comme Hamlet avec Ophélie quand il reconnaît qu'il est son manque. Le mélancolique n'a pas perdu son objet, il n'est pas en manque, il a perdu plutôt son « je » (*Ich*). Les impulsions meurtrières contre l'autre sont une sorte d'acte suicidaire dans lequel l'objet écrase le sujet.

Soulignons un autre aspect important de ce cas : la question de la langue, des langues que parle Olga Blum. Binswanger ne manque pas de remarquer qu'à l'âge de 8 ans elle parlait quatre langues, ce que nous pouvons mettre en parallèle avec la logorrhée dont elle souffre et son impossibilité de s'arrêter de parler. À la fin de la description du cas, un autre détail est souligné : son père l'a toujours embrassée sur la bouche ¹⁷, un élément d'autocritique où la question d'un amour premier pour le père qui se retourne contre lui comme un gant dans une haine profonde reste dit entre les lignes. C'est un exemple de logorrhée, de liberté maniaque que Lacan explique par le fait que le sujet est soumis « à la métonymie pure, infinie et ludique, de la chaîne signifiante ¹⁸ ». L'inhibition mélancolique est au fond, comme disait Freud, « défaite de la pulsion » de vie qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie.

À partir de cas présentés par Binswanger, je voudrais insister sur le caractère de la simultanéité des deux états qui confirment le rejet de l'inconscient. Grâce à Lacan, nous pouvons sortir des binaires qu'avait proposés Freud, vie et mort, manie et mélancolie. Avec Lacan, nous constatons aussi la présence de la mort dans la manie, dans la fureur maniaque de vivre. La phrase « être toute la fille d'un père égoïste » est une *holophrase* dans le sens que Lacan lui donne : un collage entre l'identification à cet objet au niveau imaginaire et le fait d'être l'objet, c'est-à-dire « la fille du père égoïste ». Mais il faudrait être plus précis : pouvons-nous véritablement parler d'une identification à l'objet dans la mélancolie, en termes freudiens ? Il me semble que non, il s'agit plutôt d'une identité avec l'objet. La forclusion du nom du père fait défaut dans la transmission et le signifiant « égoïste » devient persécuteur.

L'holophrase est l'absence d'intervalle, de coupure entre les signifiants. Elle s'oppose à la structure du langage, que l'on peut schématiser ainsi : deux signifiants, S1 et S2, le sujet, défini comme étant représenté par S1 pour S2, et donc divisé (\$) ; mais ce sujet, pour une part, n'est pas représenté. Quelque chose est donc perdu dans l'intervalle inter-signifiants. Cette perte non représentable est l'objet *a*, qui devient la cause du désir et l'objet de la pulsion. L'holophrase, bloc S1-S2, ne divise pas le sujet et l'objet n'est pas perdu. Il n'y a pas de S1 (soit de signifiant de l'instance paternelle, phallique) qui se distingue des autres signifiants. Le sujet est monolithique, sujet d'un énoncé sans énonciation.

Le mélancolique touche à cette vérité première d'être une ordure, un rebut, un déchet, un objet petit *a*. Au lieu de remplacer l'objet perdu par une identification, le sujet mélancolique reste fixé dans ce moment où il est possédé par une certitude, par un pseudo-savoir. Le sujet mélancolique ne fonde pas un lien social à partir de sa position subjective comme le fait l'hystérique ; il est coupé de tout lien social, il est plongé dans une indignité, il s'identifie à l'objet indigne sans en connaître la valeur, ce qui est le contraire du deuil, qui donne une valeur positive d'exaltation à l'objet perdu.

Le sujet mélancolique met l'accent sur le retour dans le réel. Le langage lui-même implique une soustraction de vie, du fait qu'il introduit le manque dans le réel ; le nom de cette négativation est castration.

Pour l'analyste, dans ce cas de mélancolie, la marge de manœuvre n'est pas très grande. La faute morale du mélancolique déroge au devoir du bien-dire. Dans « Deuil et mélancolie », Freud note la différence entre le sujet mélancolique qui ne veut plus souffrir et donc ne veut plus savoir et le sujet mélancolique qui est en position de savoir, qui sait ce qui a été perdu. L'acte

analytique demande la plus grande prudence dans le suivi de cas de mélancolie. Bleuler, dans un de ses écrits, a fait le constat que plus les soignants fournissaient des efforts pour empêcher que le patient se suicide, plus augmentaient les suicides. Les restrictions et les pressions exercées sur le sujet ont un impact sur lui. C'est la raison pour laquelle Lacan insistait, en 1972, face à son public belge, sur le fait que le discours analytique ne cherche pas à donner un sens à la vie, et caractérisait en revanche l'acte de l'analyste ainsi : « L'acte en tant que tel, c'est d'exposer sa vie, de la risquer ¹⁹. »

Mots-clés : mélancolie, deuil, inhibition, holophrase, manie, perte.

* ↑ Intervention aux Journées nationales de l'EPFCL « Actes et inhibition » à Paris les 26 et 27 novembre 2016.

1. ↑ L. Binswanger, *Mélancolie et manie, études phénoménologiques*, Paris, PUF, 2011.

2. ↑ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 691.

3. ↑ P. Fédida, « La grande énigme du deuil, dépression et mélancolie, le beau objet », dans *L'Absence*, Paris, Folio Essais, 2005, p. 99.

4. ↑ Ce texte est celui de la bande enregistrée de la conférence de Jacques Lacan donnée à la grande rotonde de l'université de Louvain, le 13 octobre 1972. Paru dans *Quarto* (supplément belge à *La Lettre mensuelle* de l'École de la Cause freudienne), n° 3, 1981, p. 5-20. « La perte de l'objet, [dit Lacan] qu'est-ce que c'est que cet objet, cet objet qu'il [Freud] n'a pas su nommer, cet objet privilégié, cet objet qu'on ne trouve pas chez tout le monde, qu'il arrive qu'un être incarne pour nous ? C'est bien dans ce cas-là qu'il faut un certain temps pour digérer son deuil, jusqu'à ce que cet objet, on se le soit résorbé. C'est dit en clair, écrit dans Freud. »

5. ↑ Souligné par Binswanger, *Mélancolie et manie, op. cit.*, p. 51.

6. ↑ *Ibid.* p. 55, mais aussi p. 56.

7. ↑ *Ibid.*, p. 36.

8. ↑ *Ibid.*, p. 49.

9. ↑ *Ibid.*, p. 98.

10. ↑ *Ibid.*, p. 100.

11. ↑ *Ibid.*, p. 109.

12. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 525. « La fonder [l'angoisse], dis-je de cet abject comme je désigne maintenant plutôt l'objet (a). »

13. [↑](#) S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1968 p. 153.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 463.
15. [↑](#) L. Binswanger, *Mélancolie et manie, op. cit.*, p. 110.
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 107.
17. [↑](#) *Ibid.*, p. 110.
18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 388.
19. [↑](#) Conférence de Jacques Lacan à la grande rotonde de l'université de Louvain, art. cit.